

sourds grognements d'impatience, partagé entre le désir de souper et celui d'attendre le retour de tante Sophie.

:

Nous allâmes nous coucher avant qu'il eût pris une décision. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par des hurlements désolés. C'était Cypriot qui les poussait. Au milieu de son incertitude il avait fini par s'endormir, et le chat de la maison avait abusé de son sommeil pour chiper la carcasse de l'oie, lui ravissant ainsi son souper et sa vengeance. Et Cypriot, à l'heure où j'ai quitté la ferme, n'était pas encore consolé du réveillon dont il s'était promis tant de joie.

UN DOUBLE SUICIDE.

Un dimanche de l'été dernier que j'étais allé rêver sous les grands arbres ombreux de l'île Sainte-Hélène, je fis la rencontre d'un de mes anciens compagnons de jeunesse.

Après avoir fait ensemble plusieurs fois le tour de l'île, nous nous assimes sur l'herbe et nous nous mimés en frais de parler du passé.

Après avoir raconté à mon ami plusieurs incidents de ma vie, j'écoutai avec étonnement l'histoire suivante que celui-ci me raconta avec une verve sans pareille :

—Moi aussi j'ai voulu me tuer, me dit mon ami.

C'était en 1876.

J'aimais à l'adoration une jeune fille que j'avais connue un soir dans un salon de la rue St-Louis.

Un jour,—c'était dans le mois de juillet, si je me rappelle bien,—j'eus la certitude que celle que j'aimais me trompait.

Celle qui me trompait ainsi se nommait Corinne.

J'étais jeune—oui, jeune.

Aussi ne fus-je pas plus tôt certain de mon malheur que je résolus d'en finir avec la vie.

Mon premier mouvement fut d'aller me brûler la cervelle à sa porte, mais je pensais que trop de personnes sauraient que Corinne s'était moqué de moi, et la honte m'empêcha de mettre mon plan à exécution.

—Non, me dis-je, pas de bruit. Je veux mourir dans un coin isolé.

Deux jours après je pris le train du Grand-Tronc et je débarquai à St..... et descendis au premier hôtel venu.

—Que faut-il servir à monsieur ? me demanda une jolie servante.

—Rien.

Je n'avais pas faim ; j'allai me coucher.

Mon sommeil fut agité. A chaque instant je croyais voir passer Corinne.

J'étais brisé quand je me levai le lendemain matin.

Mais cela m'était bien égal, puisque j'allais mourir.

Je me mis en quête d'une corde.

Je parcourus plusieurs fois l'hôtel sans mettre la main sur la corde que j'aurais voulu trouver.

—La jolie servante, dont je t'ai parlé, me demandait :

—Mais, monsieur, que voulez-vous faire avec cette corde ?

Enfin, avec une ficelle à linge dans ma poche je sortis de l'hôtel, et pris froidement le chemin d'un petit bois que je ne connaissais pas.

En marchant, je pensais à Corinne. Je la maudissais dans mon cœur.

En arrivant à l'endroit que j'avais choisi pour m'ôter la vie, je fus très désagréablement surpris.

Une personne que je ne voyais que de dos était précisément occupée à attacher à la branche d'un arbre une corde.

—Que faites-vous là ? lui demandai-je.

Il se retourna.

—Qu'est-ce que ça vous fait ?

—Croyez-vous que je ne devine pas votre intention ? m'écriai-je.

—Et quand je voudrais me tuer, je pense que cela ne regarde que moi.

—Vous tuer ?

Je le regardai.

C'était un joli garçon.

—Ça veut se tuer.

Et devinant en lui la victime d'un amour malheureux, j'ajoutai :

—Pour une folle.

—Monsieur ! s'écria-t-il.

Pauvre fou, pensais-je, il va la défendre.

L'inconnu se taisait.

—Voulez-vous que je vous donne un conseil ? laissez là votre corde.

Il secoua la tête.

—Je veux mourir.

—Quand vous serez enterré, vous aurez beau regretter votre vivacité, il sera trop tard.

—C'est que vous ne savez pas ce qui m'arrive.

—Je le devine.

—Non, vous ne pouvez le deviner.

—Une femme que j'adorais, monsieur, pour laquelle.....

Et le voilà qui me raconte son histoire.

Chose étrange ! C'était absolument la mienne. Ce rapprochement me ferma la bouche.

Votre silence vaut une approbation, me dit l'étranger.

—Mais, pas du tout ! me récriai-je.

Je ne voulais pas avoir l'air d'une girouette.

—Il n'y a rien dans votre histoire qui justifie ce bout de corde.

Et l'inconnu commençait à m'intéresser :

—Voyons, mon ami, il faut se faire une raison.

Pourquoi voudriez-vous être mieux traité que les autres que leurs amantes trompent tous les jours ?

—Elles ne les trompent pas si indignement que je l'ai été.

—Pardon.

—Oh ! non.

—Mais oui.

—Non.

—Oui, bateau ! j'en sais quelque chose.

—Ah ! vous en trouverez une autre.....

—Comme elle, c'est impossible.

—Allons donc !

—Elle n'a pas sa pareille dans tout Montréal.

—Mais oui.

—Oh ! non.

—Oui.

—Non.

—Oui.

—Non.

—Oui ! on a sur le premier moment de ces idées-là ; mais dans un mois, vous verrez.

Mon langage me paraissait tellement celui de la sagesse que je prenais un peu plaisir à m'écouter.

Je continuai.

—A quoi ça vous avancera-t-il de mourir ?

Votre amante vous traitera d'imbécile.

Je mis tant de conviction au service de mes idées que l'inconnu se laissa tomber dans mes bras.

—Faites de moi ce qu'il vous plaira, s'écria-t-il.

Je le ramenai à mon hôtel.

L'émotion creuse, et nous avons pris, en chemin, un appétit du diable.

La jolie fille qui m'avait reçu à mon arrivée nous servit au dessert du sirop d'érable.

Comme nous savourions ce dessert, qui n'a pas son rival au monde, nos yeux se dirent de part et d'autre :

—Hein ! c'est bon la vie !

—Si je ne vous avais pas rencontré pourtant ! soupira l'inconnu.

Et de mon côté, je pensais :

—Comptes-tu, hein ! si tu ne l'avais pas rencontré !

—Savez-vous, reprit le jeune homme, en dégustant son sirop, qu'il a fallu un hasard inouï pour vous amener précisément dans cette partie du bois où vous m'avez rencontré ?

Je me taisais.

—Ah ! ça, fit-il tout à coup, qui diable vous conduisait là de si grand matin ?

Je ne pus m'empêcher de rougir.

—Vous n'allez pas me croire, lui dis-je.

—J'y allais me pendre comme vous.

—Ah bah !

Mon compagnon éclata de rire.

Et comme le narrateur se préparait à se lever de la pelouse où nous étions assis, il me mit la main sur l'épaule et avec un fin sourire :

—Que penses-tu de mon aventure ?

—Elle est bonne, lis-je en riant, peut-être trop bonne pour être vraie.

Au même instant le sifflet du *Filgate* retentit.

Vingt minutes après nous étions au Richelieu, où je payai une bouteille de champagne à mon ami pour la bonne blague qu'il venait de me conter.

EMILE.

LE BORD DE L'EAU

RENCONTRES

Au moment où je me dispose à remplir ces quelques pages, ce n'est ni vers ma plume ni vers mon écritoire que se dirigent mes regards. Ils se dirigent vers une espèce de bâton qui m'a servi pendant trente ans, qui m'a soutenu toujours, protégé parfois, et pour lequel, par suite, j'éprouve une affection des plus conservatrices. Ce bâton, c'est ma canne à pêche, vieille sœur de mon vieux fusil.

Je la regarde et cela non sans motifs. Je lui demande de faire vibrer en moi le plus essentiel, le plus divin des instruments dont il ait été donné à notre intelligence de servir, et quand je l'appelle le plus divin, c'est bien en toute sincérité, car il n'est pas de jour où je ne supplie Dieu d'ordonner à mon âme d'emporter le dit instrument, le jour où elle quittera mon pauvre corps.

Il se nomme LA MÉMOIRE.

Je le répète, je la contemple, ma vieille canne, espérant bien que son aspect fera surgir devant ma plume quelques souvenirs des temps de ma jeunesse, de mes bonheurs. Et franchement je n'ai pas tort, car il m'en vient ; je les vois poindre. Hélas ! comme toujours, ce ne sont pas les plus heureux qui se présentent les premiers. Qu'importe ? prenons-les quand même et de suite.

Je venais donc d'arriver dans un village de votre chère province. L'hôtel où j'étais entré et qui a pour enseigne les mots de *Hôtel du Peuple*, était et est encore, je l'espère, géré par un homme trop bienveillant pour que son nom puisse m'échapper. Il se nommait M. Richard. Parmi les distractions qu'il aimait à offrir à ses clients, se trouvait l'exercice de la pêche, et, pour qu'ils pussent s'y livrer à l'aise, il avait loué près de chez lui un petit étang qui débouchait dans la grande rivière, excellent cours d'eau à truites.